



Jacques

LAURIN

Chroniques

d'un homme heureux

Table des matières

Introduction	9
L'enfant	13
L'étudiant	33
Le professeur	69
Le communicateur	113
Le coach	135
Le directeur	179
L'éditeur	195
L'amoureux	233
Le solitaire	247
Publications	267

Introduction

Les racines du bonheur

Des projets? Toute ma vie, j'en ai toujours eu. Projets de spectacles avec les élèves, projets d'émissions à la radio et à la télévision, projets d'écriture, projets d'édition et projets de voyage. Le plus souvent, mon entourage m'encourageait à les réaliser, mais il y avait toujours quelqu'un pour me dire: «T'as pas peur?»

Cette phrase remplie d'inquiétude non fondée m'a été servie plusieurs fois.

La première fois qu'on m'a demandé si j'avais peur, c'est quand je suis parti, un été, seul, à l'âge de vingt-deux ans, pour New York, étudier à la Fordham Catholic University. Deux mois de plaisir, de découvertes.

Quand j'ai pris le bateau pour me rendre au Havre, on m'a demandé: «T'as pas peur d'aller seul à Paris?» J'avais le trac, mais je n'avais pas peur.

Quand je suis allé à Saint-Boniface donner une série de cours: «T'as pas peur de t'ennuyer? Il paraît que les plaines, c'est ennuyeux à mourir.» C'est un peu vrai, mais un mois, c'est vite passé.

Quand j'ai accompagné mon premier voyage organisé: «T'as pas peur de te fatiguer? Responsable de trente

personnes, c'est du gros travail.» Ce premier voyage à titre d'accompagnateur a été le prélude à une trentaine d'autres à travers le monde.

Quand je suis parti pour Strasbourg étudier deux ans pour l'obtention de mon doctorat: «T'as pas peur, à Noël, de t'ennuyer de ta famille et de tes amis?» Deux des plus belles années de ma vie!

Quand je me suis retiré au monastère du mont Sainte-Odile, en Alsace, pour rédiger ma thèse: «Vous n'avez pas peur de vous ennuyer, seul, dans votre petite cellule?» D'accord, deux nuits de suite, j'ai fait pipi dans mon lit. La religieuse qui faisait ma chambre m'a conseillé de consulter le médecin du village. Diagnostic: mini-déprime. Traitement: des comprimés et trois jours de sommeil... puis j'ai repris le travail et j'ai terminé la rédaction de ma thèse.

Et depuis quinze ans, chaque fois que je pars pour l'Asie, on me dit: «T'as pas peur d'être malade? T'as pas peur des tremblements de terre? Des tsunamis?» J'ai visité, sans peur, les pays de ce coin du monde: le Cambodge, le Myanmar, le Vietnam, le Laos, la Malaisie, les Philippines, l'Indonésie, l'Inde, le Sri Lanka, le Népal et, bien sûr, la Thaïlande, qui est devenue ma Floride à moi.

D'autres ne le disent pas, mais je devine: «T'as pas peur du sida?» Comme si le sida te sautait au visage comme une puce saute dans les poils d'un chien. Le sida s'attrape aussi à Montréal. J'aimerais dire: «Et toi, t'as pas peur d'avoir toujours peur?»

Au cours de ma vie, on peut dire que tout a été question de chance et d'attitude. J'ai réussi tant bien que mal mes études secondaires et, sans l'obstination et l'encouragement de maman, je n'aurais pas pu me rendre jusqu'au doctorat. Ce diplôme m'a apporté une fierté légitime, la confiance indispensable à la poursuite d'une carrière et la satisfaction qui nourrit la flamme intérieure, gage de persévérance.

Homme privilégié, j'ai eu le plaisir de vivre plusieurs carrières : professeur, directeur du Conservatoire Lassalle, coach à Radio-Canada, chroniqueur linguistique à la radio et à la télévision, éditeur pour l'une des plus grandes maisons d'édition du Québec.

Quand j'y réfléchis bien, ma vie professionnelle a un fil conducteur : l'enseignement. Fait amusant, ce n'est qu'aujourd'hui que je m'en rends compte. J'ai exercé des fonctions en apparence différentes, certes, mais qui avaient un dénominateur commun.

Même la fonction d'éditeur, pour moi, comporte un volet enseignement ; en effet, j'ai toujours considéré la relation éditeur-auteur comme exactement semblable à la relation professeur-élève. Le professeur doit écouter, transmettre ses connaissances, guider, donner des conseils et mener à bien une année scolaire. L'éditeur fait la même chose, sauf que le manuscrit final remplace l'année scolaire. Au fond, je n'ai fait qu'une seule chose dans la vie : enseigner. Et enseigner le français, matière qui a tenu une place prépondérante dans ma carrière, que ce soit comme professeur, chroniqueur à la radio et à la télévision ou comme éditeur, a été le moteur de ma vie professionnelle.

On m'a souvent reproché, très gentiment d'ailleurs, d'avoir toujours l'air en vacances. C'était un peu vrai. Je ne travaillais pas, je m'amusais en travaillant, puisque j'ai toujours aimé ce que je faisais.

Cet amour de la vie et du travail, c'est l'un des plus beaux cadeaux que m'ont légués mes parents. Et c'est ce que j'aimerais insuffler à ceux qui liront mon histoire. Depuis toujours, c'est le plaisir d'apprendre, de découvrir et de partager qui a maintenu en moi cette étincelle de jeunesse qui, je le crois bien, m'anime encore aujourd'hui. Puisse-t-elle devenir contagieuse à la lecture de ces pages qui retracent, tour à tour, les histoires qui ont marqué les grandes étapes de ma vie :

enfant, étudiant, professeur, communicateur, coach, directeur, éditeur, voyageur, amoureux et... homme vieillissant. Toute une vie sous le signe du bonheur.

L'enfant

L'amour familial, c'est souvent un amour silencieux.

C'est papa m'amenant en tramway, au Forum, voir le cirque Barnum.

Les clowns, les éléphants, les tigres, les chevaux, les trapézistes, tout pour m'éblouir ! Tout pour m'enchanter !

C'est, plus tard, papa qui nettoie mon rasoir électrique, ce que je négligeais de faire, et mes chaussures, que je retrouvais propres, brillantes !

Papa ne disait pas : « Je t'ai amené au cirque », « J'ai nettoyé ton rasoir », « J'ai ciré tes chaussures ». Non, il le faisait tout naturellement.

Papa était sans doute l'homme le plus charmant au monde et, en plus, il était beau. Maman en est naturellement tombée amoureuse.

Et nous, ses enfants, avons vécu sous son charme fait de sourires, de patience, d'affection silencieuse.

Papa ne savait ni lire ni écrire quand il a épousé maman. Avec le temps, maman lui a appris, et c'était de toute beauté de le voir, tous les soirs, lire avec application le journal *La Presse*.

Il a écouté mes chroniques sur le français à la radio et, plus tard, celles de la télévision. En ma présence, il n'a jamais

commis de fautes, pas même un anglicisme. C'était là une belle preuve d'amour qui m'a toujours ému.

Il a travaillé à petit salaire pendant quarante-neuf ans à la même entreprise, la Fraying Cork. Il était commis, homme à tout faire, homme de confiance des propriétaires et intime du directeur général. Son charme opérait partout.

Jeune marié, un accident vasculaire cérébral (AVC) l'a paralysé pendant un certain temps et a perturbé sa vie et celle de maman. N'eût été cet AVC, cet homme serait allé loin.

Mais il a réussi ce que plusieurs, même avec santé et argent, n'ont jamais accompli : avec ma mère, il a élevé sa famille dans l'amour. Nous avons été des enfants heureux et nous le sommes toujours. L'amour silencieux d'un père pour ses enfants, c'est une force qui réchauffe les cœurs et apaise les âmes.

À ce jour, la disparition de mon père, survenue alors que j'étais déjà bien avancé dans l'âge adulte, demeure l'événement le plus bouleversant de ma vie et mon premier contact avec la mort.



Comme papa, maman ne disait pas : « Je t'aime ». Son regard suffisait. Ses gestes le prouvaient. Le péché de gourmandise, grâce à elle, je l'ai souvent commis. Pour elle, péché d'amour. Pour elle, une fête à chaque repas. Joie d'être là, joie de donner, joie de sentir les odeurs, joie de sentir ses enfants, joie d'aimer.

C'est peut-être mon enfance remplie de ces silences d'amour qui m'a permis, plus tard, d'apprécier la solitude et de ne jamais me sentir seul.

Le premier et le dernier « Je t'aime... »

La première fois que j'ai dit : « Maman, je t'aime... », j'avais cinquante-quatre ans. Ma mère vivait alors ses dernières heures sur cette terre. Au centre hospitalier, je suis resté seul avec elle. Elle me sentait. Je la sentais. Moment fort, moment troublant.

Mourante, elle était pourtant inquiète.

« Maman, je vais veiller sur Lisette. Pars en paix. » Je lui ai serré la main et, pour la première fois de ma vie, je lui ai dit que je l'aimais. J'ai serré sa main plus fort.

Tout à coup, comme si le cœur lui sortait de la poitrine, lui sortait de la vie, elle a rendu l'âme.

J'ai crié, j'ai pleuré. La passion ne supporte parfois pas le silence. Mes cris traduisaient tout mon amour pour maman.

Petit à petit, son visage serein, aurolé d'une beauté nouvelle, m'a réconforté.

Péniblement, j'ai quitté la chambre. En lui disant adieu, j'ai vu défiler sous mes yeux la belle histoire de notre famille.

Ma famille

Mes parents ont eu six enfants. Raymonde, la douce, Denise, la fantaisiste, Hubert, le prêtre de la famille, Jacques, le romantique, Andrée, la sérieuse et Lisette, la généreuse.

Quant à moi, le quatrième, je suis né le 13 mai 1931, à Montréal, rue Casgrain, entre les rues de Liège et Crémazie. Maman a accouché dans sa chambre, dans son lit. Ma première nuit, je l'ai passée entre papa et maman.

Dès ma naissance, je me suis senti bien. La chaleur du sein, les baisers, les caresses, les mots...

À cette époque sévissait la pire crise économique du XX^e siècle, la grande dépression des années 1930 : nous étions pauvres, mais je ne m'en suis jamais rendu compte. Recevoir une orange à Noël était un beau cadeau. Les gestes tendres, les voix douces, les regards affectueux de papa et maman me comblaient entièrement.

J'ai vécu rue Casgrain jusqu'à l'âge de quatre ans. Le seul souvenir que j'en aie, c'est maman qui me regarde avec plein de tendresse. Je suis sur le trottoir, elle est au balcon du deuxième étage. Son visage lumineux est comme dans un nuage ou c'est le nuage qui est lumineux, je ne sais plus.

En 1935, la famille a emménagé rue Drolet, au coin de la rue de Liège. Je me souviens de la grande « chambre double » où nous dormions : mes sœurs aînées, Raymonde et Denise, dans un lit, mon frère Hubert et moi, dans l'autre, et dans un tout petit lit, mais tout petit, ma sœur Andrée, qui était arrivée je ne sais d'où !

La rue Drolet

La rue Drolet était mon monde. Les voisins étaient formidables. Les Laplante, les Chartier, les Morency d'un côté de la rue, les Auger, les Pelletier, les Reinhard de l'autre. Les soirs d'été, au coucher du soleil, maman criait : « Hubert pis Jacques, à la maison ! » Le *fun* était fini. Toute la rue rentrait se coucher.

Une année, nos voisins immédiats ont été des Anglais, rares dans un quartier francophone. Le matin, nous nous battions à coups de pierres, de bâtons, sans trop nous faire de mal... Déjà, c'étaient des *maudits Anglais*. Mais nous étions plutôt gentils. L'après-midi, on se retrouvait autour de la table devant des « beurrées de beurre de *peanut* » et une grosse bouteille de Kik. Le matin, bataille, l'après-midi, réconciliation. Pendant toutes les vacances d'été.

Ça n'a pas changé! On continue! Le matin, on se bat à l'Assemblée nationale ou à la Chambre des communes, mais le soir, on prend un verre ensemble. Nos voisins, les petits Anglais, avaient une sœur qui s'appelait Mona. On lui chantait: «Mona, tu pues des pieds, tu sens le tabac!» Et on riait de notre coup! Bien des années plus tard, je l'ai rencontrée, Place d'Armes. On s'est reconnus. Et c'est elle qui m'a chanté: «Mona, tu pues des pieds, tu sens le tabac.» Nous avons tous les deux les yeux pleins d'eau.

En choisissant une maison située au coin d'une rue passante, maman avait une idée en tête: ouvrir un commerce, pour surmonter les effets de la crise économique et pouvoir nourrir et éduquer ses enfants. À cette fin, elle a convaincu le propriétaire de percer une porte juste au coin de la maison. Le restaurant du coin de la rue était né! À l'époque, on appelait «restaurant» ce petit commerce où l'on ne servait pas de repas et qui est l'ancêtre du dépanneur d'aujourd'hui.

Il occupait l'espace d'une pièce double. La famille et les amis avaient leur entrée rue Drolet, au 8497, tandis que les clients du restaurant passaient par le 350, rue de Liège.

On y vendait du pain, du beurre, du lait, du sucre, du sel, des cigarettes, des *liqueurs*, de la crème glacée et, surtout, des bonbons à *la cenne*, spécialité de la maison. Pour un cent, les enfants passaient plusieurs minutes à choisir leurs bonbons. Plaisir des enfants! Patience de maman!

Maman aimait les deux: les enfants... et les bonbons!

Le restaurant a été pour moi une bonne école. L'apprentissage du commerce, de la valeur de l'argent, de la politesse, du sourire commercial, de l'entregent à développer. Mais c'est sûrement ma «*run de Presse*» qui m'a le plus apporté.

La « *run de Presse* »

Je ne sais à quel âge j'ai commencé. Je sais que je n'étais pas grand et que le sac contenant *La Presse* était lourd. Ma tournée commençait rue Saint-Denis, entre la rue de Liège et la rue Guizot, puis je revenais rue Drolet, jusqu'au restaurant. Le journal se vendait cinq cents.

Une fois par semaine, je recouvrais auprès des clients le montant de leur abonnement. Les clients sont devenus des amis. Je bavardais avec eux, leur donnais des nouvelles du quartier. Quelques potins aussi : cette femme de la rue Drolet qui recevait dans sa cuisine un peu trop longtemps le laitier, la dernière dispute du couple de la rue Guizot...

L'une me racontait les épisodes que je ratais de la populaire émission *Madeleine et Pierre* à CKAC. Avec le temps, j'étais devenu le confident d'une vieille dame de la rue Saint-Denis. Bref, ma « *run de Presse* » était des plus agréables, sauf quand je déboulais d'un escalier verglacé !

Chose étonnante, je n'ai gardé aucun mauvais souvenir de ce travail pourtant pas facile pour un petit garçon. Fin d'après-midi, après l'école, beau temps, mauvais temps, pluie, soleil, neige, froid, verglas, il fallait « passer *La Presse* ».

Servant de messe, le matin, à six heures, distributeur de *La Presse* en fin d'après-midi et livreur pour notre restaurant du coin : dure école en apparence, mais qui, en fait, ne l'a jamais été, sauf, bien sûr, quand je bougonnais contre le froid !

Certains clients appelaient pour se faire livrer un Coca-Cola bien frais ! L'une qui jouait souvent aux cartes appelait pour qu'on lui apporte du *p'tit change*, surtout en *cennes noires* ! Je la trouvais exigeante et désagréable, mais maman disait : « C'est une cliente. Sois gentil quand même ! » Dur apprentissage des relations publiques.

À quelques reprises, en après-midi, j'ai gardé, seul, le restaurant. J'avais peut-être douze ans. J'éprouvais beaucoup de fierté à remplacer maman.

Je connaissais tous les prix et c'étaient, la plupart du temps, des clients habituels qui n'éprouvaient aucune surprise de me voir derrière le comptoir. Déjà, j'étais le petit homme de confiance de maman et je l'ai été jusqu'à sa mort. Plus vieux, j'ai été son confident. Des secrets de famille trop lourds qu'il fallait partager. J'ai appris, avec elle, l'importance de la discrétion.

Une enfance pieuse

Ma mère avait une dévotion particulière pour sainte Anne et Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours. Les pères rédemptoristes de Saint-Alphonse d'Youville étaient les gardiens de ces deux saintes. Elle a donc choisi cette paroisse pour élever sa famille. C'est à Saint-Alphonse, boulevard Crémazie, que j'ai reçu le baptême et la confirmation, c'est là que j'ai plus tard été enfant de chœur, servant de messe, thuriféraire, cérémoniaire, lecteur animateur de la messe dialoguée du dimanche.

Mon frère Hubert et moi, on se ressemblait beaucoup. En soutane rouge et surplis blanc, on faisait fureur. On était très sollicités pour les mariages. Déjà, je faisais du théâtre: costume, mise en scène, public.

D'enfant de chœur, un jour, j'ai été promu servant de messe, tout un honneur! Il m'a fallu apprendre les réponses en latin. Dans ma petite tête, je me disais que c'était fou de répondre par cœur, en latin, sans savoir ce que je disais. Mais bon, il y avait le décor, l'encens, le vin, les cierges, la soutane, les chants et cinq *cennes*, au bout! Cinq sous que je n'avais pas le droit de dépenser, il fallait les déposer dans mon compte scolaire.

Papa me réveillait à 5 h 30 pour la messe de 6 heures. J'en garde un bon souvenir, mais il m'arrive de me revoir, bravant le vent, le froid, la poudrerie de l'hiver, marchant péniblement dans la neige. C'est sans doute là que j'ai appris à affronter les adversités de la vie. C'est sans doute là aussi que j'ai appris à me lever tôt.

Plus tard, quand j'allais à Saint-Joseph-de-la-Rive pour écrire mes premiers livres, je me levais à 5 heures. À 5 h 30, j'étais devant ma machine à écrire, le *dactylo*, comme on disait. Et je pensais: « Comment vais-je faire pour remplir la page ? » Et puis, tout à coup, je tapais une lettre, puis une deuxième, et ce bruit familier provoquait mon esprit, qui commençait à bouillonner, et la machine se mettait à écrire presque toute seule. À 11 heures, j'étais avancé en besogne. « L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt », dit la maxime populaire.



À l'âge de neuf ans, j'ai eu droit à un grand privilège réservé aux enfants de chœur. J'ai fait ma première croisière: Montréal-Québec-Sainte-Anne-de-Beaupré. J'en garde un souvenir impérissable. Le bateau, la nourriture, les spectacles du soir, le fleuve qui était pour moi la mer et qui faisait peur le soir, tant il était noir. Ce lieu de pèlerinage a été pour moi le déclic. En prenant le bateau, on peut aller loin, très loin. À neuf ans, Sainte-Anne-de-Beaupré, c'est loin. Prendre le bateau, c'est vivre intensément. Le goût des voyages me vient sûrement de cette première croisière.



L'Église a joué un grand rôle dans ma tendre enfance et j'en garde un excellent souvenir. Elle me tenait fort occupé. La messe, le dimanche matin, les vêpres, l'après-midi, le soir, les

neuvaines à Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours et à saint Gérard, les messes du matin comme servant, la procession de la Fête-Dieu, les fêtes de Pâques qui duraient quatre jours, la visite des sept repositoires.

Le carême, belle invention avant l'ère des régimes alimentaires, tenait une place importante. Quarante jours de privations, jusqu'au Samedi saint à midi, où l'on avait le droit de manger du chocolat à s'en rendre malade !

Le dimanche de Pâques, pour les filles, c'était à qui porterait le plus beau chapeau de paille. Il faut se rappeler qu'à cette époque les femmes devaient se couvrir la tête à l'église. Dans ma rue, mes sœurs Raymonde et Denise gagnaient toujours. Évidemment, c'est maman qui était leur modiste.

Plus tard, quand ma sœur Denise habitait Saint-Joseph-de-la-Rive, on l'y invitait, à l'occasion, soit à faire la quête, soit à lire un texte liturgique. Denise, affolée, appelait alors maman qui, rapidement, lui fabriquait un de ces chapeaux à vous couper le souffle qu'elle lui expédiait par la poste. En dix ans, ma sœur n'a jamais porté deux fois le même chapeau.

L'église avait aussi une salle de spectacle bien équipée. On y présentait surtout du théâtre. Ma sœur Denise, encore elle, diplômée en théâtre, y a joué plusieurs fois avec la troupe d'Anne-Marie Ducharme.

Un jour, j'ai tenu moi aussi un rôle important dans un mélodrame : *Rien n'est plus beau que de donner son âme pour celui qu'on aime*. Dans la pièce, je mourais sur scène pour sauver la vie de mon grand frère. Les gens pleuraient. Dans la rue, en me voyant, les petites filles, surtout, disaient : « C'est lui, le grand malade qui est mort. » Je trouvais ça à la fois agréable et étrange. Le samedi après-midi, on présentait une pièce de théâtre pour les enfants, que je trouvais trop bruyants. Je préférais la représentation du mardi soir pour les adultes. Je me rendais dans la sacristie et je demandais poliment la permission de voir la pièce avec les grandes personnes. Privilège

d'enfant de cœur, permission toujours accordée. Et là, dans le noir, j'écoutais, je regardais, je sentais les odeurs de la scène.

Le samedi après-midi, on y présentait également des films. Je retiens surtout ceux de Tarzan. Ah ! ce Tarzan, beau, grand, fort, prenant toujours la défense des petits, se battant contre les méchants et gagnant toujours. Quand le film se terminait sur une situation périlleuse pour Tarzan, et qu'il fallait attendre la suite le samedi suivant, j'étais inquiet pour lui. Mon père me disait : « Ne t'en fais pas, il a signé un contrat, il sera là samedi prochain. » Mon père avait raison.

Le bain du samedi soir

La crise des années 1930 continuait à faire ses ravages. À la maison, comme chez beaucoup de Québécois, nous n'avions droit qu'à un bain chaud par semaine, le samedi soir. Les autres soirs, on se lavait au lavabo, à l'eau froide. Maman faisait régulièrement l'inspection des ongles. Elle détestait les ongles en deuil. Mon point faible ? Le cou. Maman y voyait ! Combien de fois ne m'a-t-elle pas répété : « Ton cou ! Va laver ton cou ! » Pris en défaut, la tête basse, je m'exécutais.

L'été, nous prenions notre bain en fin d'après-midi. Tout propre et en pyjama, c'était la fête ! Je me sentais bien. Sur la *galerie*, maman me servait dans un grand bol du pain émietté trempé dans du lait et recouvert de sucre ou de cassonade. La joie que j'avais à manger ce plat est indéfinissable. Proust avait ses madeleines, moi, j'avais mon « pain, lait, sucre ». Quand je rappelais à maman ces samedis soir, elle niait catégoriquement. Peut-être qu'inconsciemment elle avait rejeté ce souvenir, synonyme de pauvreté provisoire. Pour moi, c'est un des plus beaux moments de ma tendre enfance.

Dans la cour arrière de la maison, il y avait une balançoire. J'aimais bien me balancer, après le bain, en pyjama propre. Mon corps était en éveil. Dans la balançoire, je partais en avion, en bateau, en train. La balançoire était près d'un mur. Un mur que j'ai défoncé maintes fois en pensée pour y trouver des trésors fabuleux, libérer des prisonniers, cacher une princesse que je voulais sauver des méchants. Je n'avais pas de jouets, je n'en avais pas besoin, mon imagination était là. C'est le plus beau jouet pour un enfant et, quand on l'entretient, on reste enfant toute sa vie.

La ruelle

La ruelle, terrain de jeux préféré des enfants du quartier, a laissé dans ma mémoire des souvenirs remplis de plaisir, de peur et d'émotion.

On jouait au ballon-chasseur, mais aussi au populaire *branch et branch*... On dessinait un plan sur la terre battue, on courait se cacher, on cherchait...

Le plus excitant : *J'ai vu l'ours* ! On se cachait sous les balcons, et c'est là que j'ai vu les premières culottes de petites filles ! Les découvertes sexuelles se faisaient là, sous les balcons des ruelles.

On jouait au théâtre. On disait plus volontiers les « séyances » et le « théyâtre » ! Le prix d'entrée : deux ou trois épingles à linge. La pièce *La main rouge* remportait toujours un énorme succès. Après avoir donné les épingles à linge, que l'on chipait à nos mères, on s'assoit par terre. On attendait quelques minutes qui semblaient interminables et, tout à coup, derrière un rideau de cuisine qui servait de rideau de scène apparaissait une main rouge qui bougeait et on criait de peur ! On pouvait voir cette pièce plusieurs fois. On était bon public !

**Une de mes vieilles amies soutient que je suis né
« doué pour le bonheur » et que mon visage en témoigne.
Voilà sûrement pourquoi mes anciens élèves me disent,
malgré les signes évidents de mon grand âge :
« Monsieur, vous ne changez pas, vous êtes toujours le même. »**

Professeur, éditeur, auteur, coach, chroniqueur, directeur... On pourrait croire que le linguiste Jacques Laurin a eu plusieurs existences, lui qui a mené de front de nombreuses carrières. Et pourtant, on lui a parfois gentiment reproché d'avoir tout le temps l'air d'être « en vacances ». Pour ce grand communicateur, le plaisir a toujours été au cœur de tout ce qu'il a entrepris. Entremêlant à la fois les souvenirs autobiographiques plus personnels et les anecdotes de sa vie professionnelle, Jacques Laurin nous dévoile en toute simplicité ses motivations profondes. Nous croisons, au fil de son récit, plusieurs journalistes, auteurs et personnages marquants du monde politique et culturel. Nous accompagnons aussi l'homme « sans frontières » dans ses voyages à travers le monde et partageons son insatiable soif d'apprendre et de découvrir. Enfin, l'homme d'âge mûr nous livre ses réflexions sur l'amour, la solitude, la famille, les pertes et les blessures de la vie. Toute une existence sous le signe du bonheur !